

Septième Biennale de la peinture canadienne

Laurent Lamy

Numéro 52, automne 1968

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/58214ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lamy, L. (1968). Septième Biennale de la peinture canadienne. *Vie des arts*, (52), 30–32.



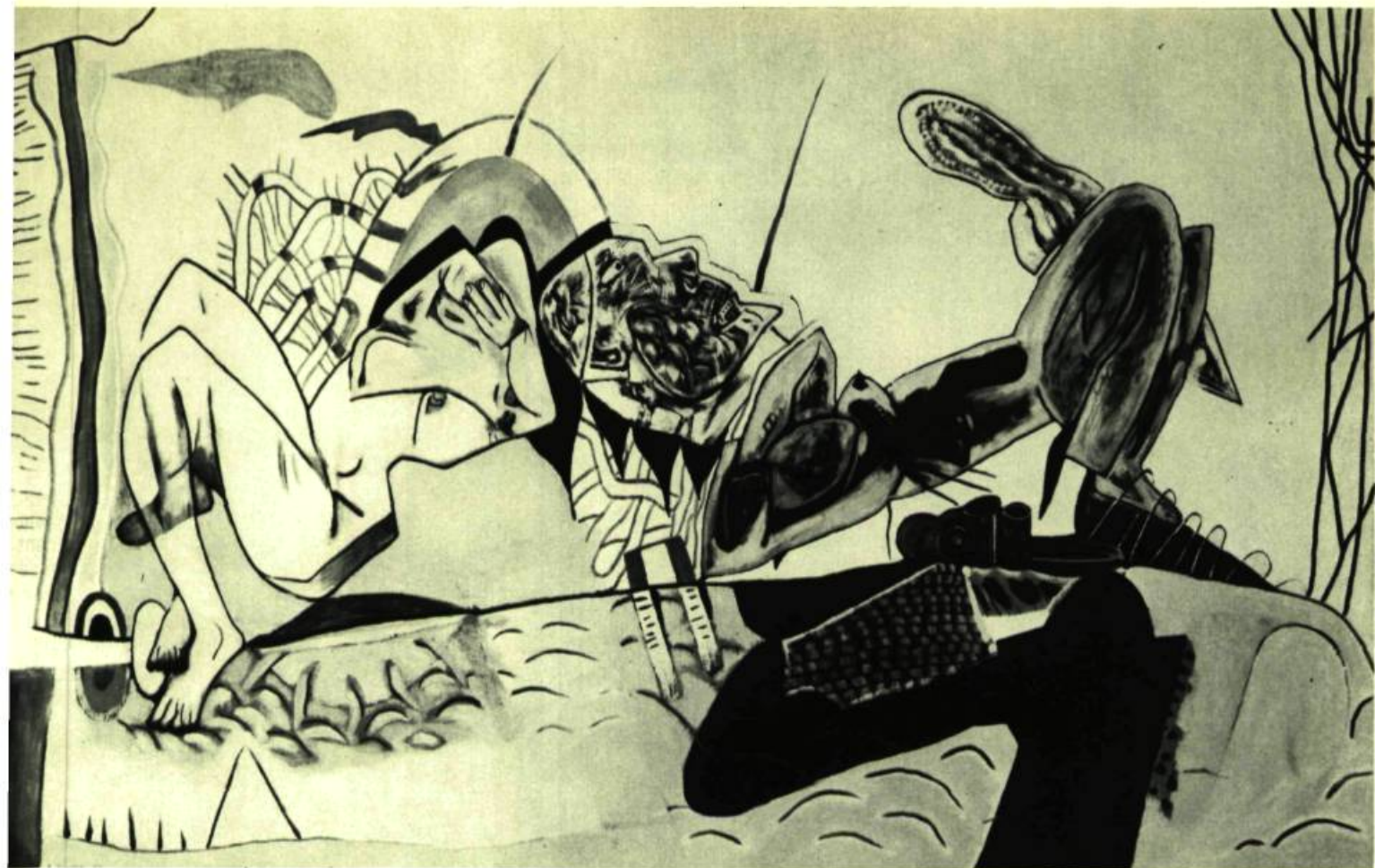
Ci-contre : *Jean Noël. Oeuf. 1968. Plexiglass. 68" x 44" (172,75 x 111,8cm). Collection La Galerie nationale du Canada.*

Page ci-contre : *Ivan Eyre. Rose Pink and Rose Yellow. 1967. Huile sur toile. 33" x 50" (83,85 x 127cm). Collection de l'artiste.*

(1) William C. Seitz, catalogue de la Septième biennale de la peinture canadienne, avant-propos, p. 18.

par Laurent Lamy

SEPTIÈME BIENNALE



La Septième Biennale canadienne: 133 oeuvres de 70 artistes choisies par un seul juge, M. Seitz, actuellement directeur du Rose Art Museum de l'Université Brandeis, Massachusetts. M. Seitz a été le responsable de la remarquable exposition *The Responsive Eye* organisée en 1965, alors que M. Seitz était conservateur au Musée d'art moderne de New-York.

S'en remettre à une seule personne pour le choix des œuvres, tel est le principe qui a présidé à l'organisation de cette biennale. Principe qui est sûrement valable: on fait pleinement confiance à un esprit, à une optique et l'on évite les compromis entre personnalités divergentes. Libre de toute attache en milieu canadien, M. Seitz a abordé la peinture canadienne avec un coup d'œil neuf et il a pu voir que "Montréal est le centre de la variété de styles et en outre qu'elle est à l'origine de la vocation internationale du Canada en matière de peinture." (1) L'ensemble qu'il a constitué est représentatif des orientations prises durant les trois dernières années par la majorité des peintres canadiens.

Pour somptueuse qu'ait été l'aventure de l'abstraction lyrique, il semble bien qu'elle soit aujourd'hui arrêtée ou plutôt en suspens. La Biennale illustre la fait que c'est au cœur même

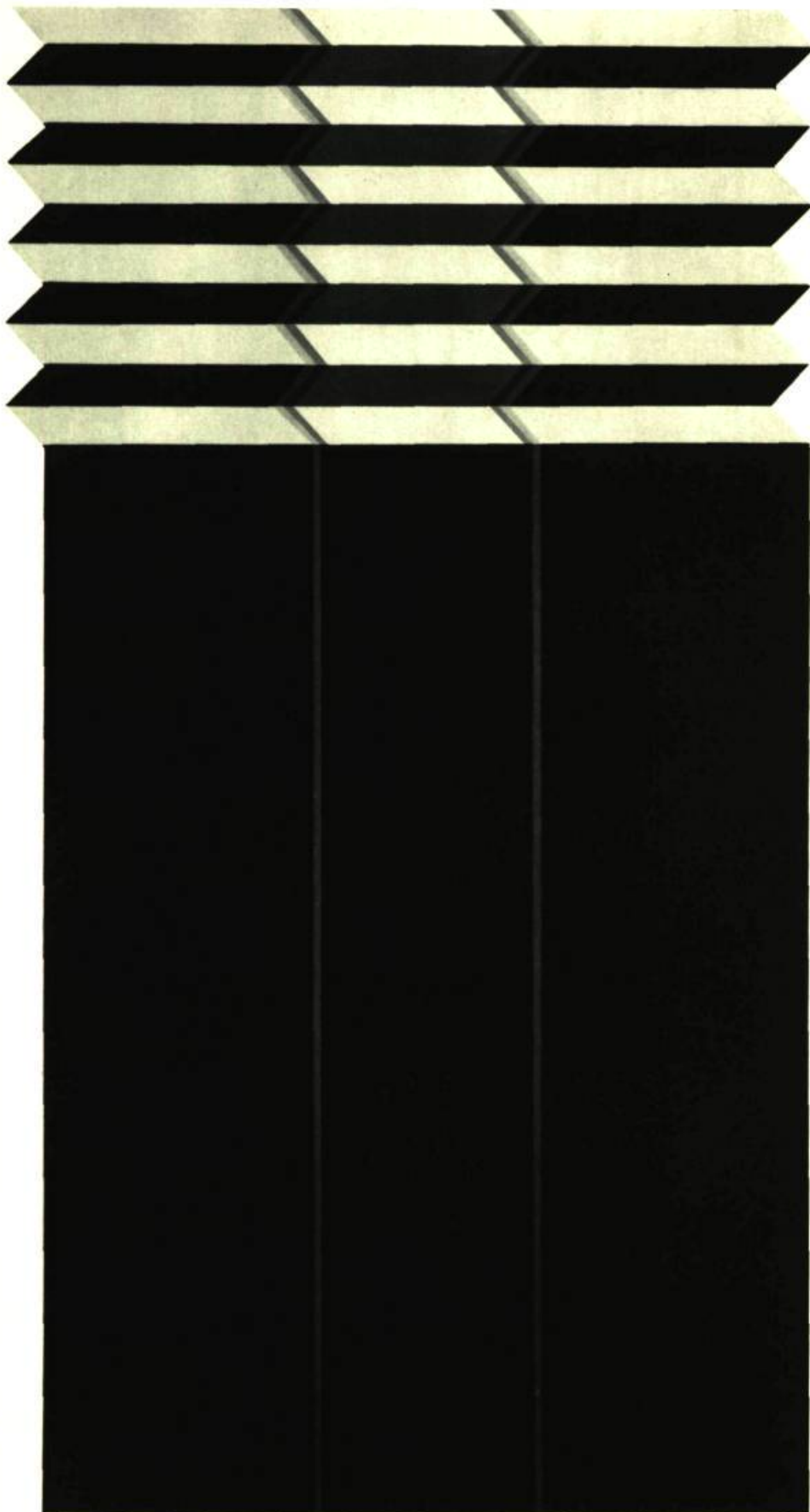
du géométrisme que s'est produite l'explosion, la fragmentation. Ce géométrisme qui, il y a quelques années, a été si malmené, ne représentait alors, face à l'expressionnisme abstrait, qu'une tendance et se définissait le plus souvent comme un exercice de pureté, une peinture intellectuelle et froide qui frôlait l'abîme du néant et du silence. Le carré blanc de Malévitch fut maintes fois évoqué, marquant, semblait-il, une limite. Pour beaucoup le géométrisme ne vivait que dans un air raréfié préparant l'asphyxie. Mais les artistes qui ont cru au géométrisme — et ici le groupe des Plasticiens a été de ceux-là — ont montré que cette rigueur extrême pouvait redevenir créatrice. Aussi est-on aujourd'hui en mesure d'apprécier la fécondité du géométrisme auquel se rattachent les expériences actuelles les plus importantes: celles du hard-edge et du soft-edge, des structuristes, de l'art optique, de la peinture cinétique.

Sans doute peut-on découvrir des réminiscences de la nature et du réel dans plusieurs œuvres géométriques ou tendant vers le géométrisme. Dans l'une des cinq toiles de Tanabé, on retrouve une ligne d'horizon, un profil de montagne. *Zephyrus* de William Pehudoff s'apparente à un paysage schématisé et *Gindiga Uppans*

de William Ronald propose des superpositions analogues à certaines images de coupes microscopiques. Avec sa *Bûche de plage*, Toni Onley fait figure de réaliste aux yeux du visiteur de 1968. Ayant délaissé un lyrisme des plus virulents, Rita Letendre conserve encore quelques signes matériels tout en accordant sa peinture à l'accélération du monde moderne. Comme Harold Town, McEwen suit un cheminement parallèle à celui de Letendre. Il allège les textures qui faisaient son originalité pour dégager et mettre en valeur les éléments de structure. Ces peintres sont, bien sûr, moins abstraits que les adeptes du hard-edge, Molinari, Bush, Tousignant, Nova, Gaucher, Nakamura, Pat Ewen, mais ils viennent, avec une expression d'où n'est pas exclu tout aveu lyrique, étayer une tendance qui s'impose de plus en plus comme l'art d'aujourd'hui.

Dans l'exposition, les Structuristes occupent une place à part, constituant un groupe présenté de façon homogène et dont les principaux représentants sont Lorcini et Bornstein. Ainsi se trouvent mises en évidence les recherches portant sur les rapports de masses, sur les jeux de lumière et d'ombres portées et sur les couleurs qui prolongent le relief avec des incidences en trompe-l'œil.

DE LA PEINTURE CANADIENNE



Reg Holmes. *The Lie, The Reality No. 2*. 1966-67. Acrylic sur toile. 96" x 50" (243,85 x 127cm). Collection Isaacs Gallery, Toronto.

Autre forme de géométrie, celle des "minimals", assouplie dans le cas de David Bolduc dont on remarque dans l'exposition l'ensemble fortement rythmé *Soft slow high*. Holmes et Lawren Harris jouent à la fois sur le géométrie et sur l'art optique tandis que Fisher donne une éclatante démonstration de virtuosité par des réseaux de lignes serrées et entrecroisées qui créent des effets soyeux d'un grand raffinement.

A l'opposé de ces recherches formalistes s'est développé l'art social des nouveaux réalistes, sous l'influence plus ou moins directe du Pop. C'est sur le monde et tout particulièrement sur l'univers urbain et mécanique que s'acharment ces descendants de Dada dans leur entreprise de dérision. Démolition qui obéit à des techniques, puisque les matériaux employés, plastique, ficelle, carton sont les matériaux mêmes des objets sur lesquels porte l'attaque et la violence. En acceptant les matières les plus communes et les plus discréditées dans des organismes où se rassemblent les dimensions de l'homme et du monde, ces artistes refusent la notion de culture généralement acceptée, et l'art concerté qui est le résultat d'une lente évolution esthétique et historique. D'où plusieurs objets pleins d'humour de Ian Baxter qui tournent en ridicule les œuvres de plusieurs artistes reconnus. Par exemple: *Sac sombre à quatre poignées pour porter le tableau de Harold Town* qui est constitué d'un immense sac noir de proportions accordées au format des tableaux de Town.

Autre courant que M. Seitz a tenu à illustrer, celui des réalistes-surréalistes, avec des peintres comme Colville, Pratt, Dennis Burton et Lindner. Leur optique ne me semble ni clairement définie ni convaincante. L'excès de réalisme dans le cas de Lindner, entre autres, où chaque détail est à peine plus appuyé et plus coloré que dans la réalité, fait que cet art confine à une vision surréaliste, mais combien timide! Je ne découvre pas dans cette tendance narrative et anecdotique de personnalité de peintre qui s'impose avec force et l'intérêt de cette peinture me semble assez restreint. Alors qu'en expressionniste, Menses fait vivre sur le mode dramatique un cauchemar terrifiant au moyen de machines infernales dessinées et mises en place avec une aisance remarquable.

Avec cette Septième Biennale de la peinture canadienne, il s'agissait d'une exposition de qualité, diversifiée et touffue, que l'on visitait avec curiosité et étonnement. Elle a attiré l'attention sur quinze peintres en montrant cinq tableaux de chacun d'eux et aussi sur des peintres assez peu connus. Bonne sélection dans l'ensemble par son homogénéité et aussi par le choix des œuvres opéré dans la production personnelle des artistes représentés.